MODES PRATIQUES
revue d'histoire du vêtement et de la mode

Modes pratiques

3 | 2018
Saisons

Du poil de la bête

Le retour de la fourrure dans la mode

Gabriele Mentges

Traduction de Daniel Devoucoux

Version électronique (Pépinière DeVisu)
URL : https://devisu.inha.fr/modespratiques/391
DOI : 10.54390/modespratiques.391
ISSN : 2491-1453
EISSN : 2119-9655

Éditeur
DeVisu

Référence électronique
Gabriele Mentges, « Du poil de la bête », *Modes pratiques* [En ligne], 3 | 2018, mis en ligne le 26 août 2023, consulté le 04 mars 2025. URL : https://devisu.inha.fr/modespratiques/391

La revue *Modes Pratiques* est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de Modification 4.0 International

MODES PRATIQUES
revue d'histoire du vêtement et de la mode

Modes Pratiques

3 | 2018

Saisons.

Du poil de la bête. Le retour de la fourrure dans la mode

Gabriele Mentges

Version électronique (Pépinière DeVisu)
URL: https://devisu.inha.fr/modespratiques/391
DOI : https://doi.org/10.54390/modespratiques.391
ISSN : 2491-1453

Éditeur
École Duperré Paris

Référence électronique
Gabriele Mentges, « Du poil de la bête », *Modes pratiques* | 2023, mis en ligne le 26 août 2023.

La revue *Modes Pratiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

photographies © Laura Benisti

par **Gabriele Mentges**
traduction de l'allemand par Daniel Devoucoux

Du poil de la bête
Le retour de la fourrure dans la mode

En 2002 déjà, un grand quotidien national allemand, la *Süddeutsche Zeitung*, annonce le retour de la fourrure dans la mode[1]. Mais ce mouvement de reflux a commencé bien avant. Fin 1990 en effet, après plus de 15 ans de retenue, la fourrure réapparaît en force dans la mode, aussi bien au niveau de la haute couture qu'à celui, du prêt-à-porter, de la confection ou sur les marchés aux puces, une tendance qui s'accentue pendant le nouveau millénaire, si l'on en croit l'*International Fur Trade Federation* de l'année 2011. Elle constate en effet «qu'en l'espace de 10 ans le commerce mondial de fourrure a augmenté de près de 70 % et réalisé un chiffre d'affaire de plus 15 milliards de dollars US, dont 4,5 Mrd. USD en Europe, et un quart de ce chiffre d'affaires en Chine». Elle chiffre la quantité de pelages vendus à 87,2 millions pour 2013/2014[2]. Ces chiffres sont illustrés dans les médias par de nombreux défilés de modes et par les déclarations de certains grands couturiers plaidant ouvertement en faveur de la fourrure. C'est par exemple le cas de Jean-Paul Gaultier ou de Karl Lagerfeld.[3] Ce dernier argumente d'ailleurs conséquemment que si l'on accepte de manger de la viande, on ne peut pas alors se plaindre ou reprocher aux autres d'utiliser la fourrure. C'est également la position du styliste Wolfgang Joop qui lors d'une émission télévisée, n'hésite pas à déclarer : « dès lors qu'on se permet d'abattre 500 000 bovins » d'un coup, comme cela a été le cas dernièrement, suite à la maladie et à la crise de la vache folle, il « trouve l'élevage des bêtes à fourrure morale »[4].

Cette renaissance de la fourrure surprend d'autant plus, que depuis les années 1980 les campagnes déclenchées par les organisations de défense des animaux en Europe de l'ouest avaient lentement conduit à son abandon progressif. Les critiques des conditions d'élevage et d'abattage des animaux, nécessaires pour un tel luxe de la mode, sensibilisèrent à tel point l'opinion publique, du moins une partie de celle-ci, que de nombreux créateurs renoncèrent à l'étalage ostensible et lucratif usuel des exubérants et prestigieux manteaux.

Cette nouvelle tendance de la fourrure est également curieuse par le simple fait que les règlements concernant les élevages dans de nombreux pays européens, par exemple en Allemagne, rend de facto cet élevage d'animaux à fourrure économiquement absurde, exception faite pour les pays scandinaves et de la Pologne[5]. En Allemagne on envisage même un interdit total de l'élevage de fourrure en argumentant, que les souffrances des animaux ne sont pas compatibles avec la constitution[6].

Pourquoi donc ce retour à la fourrure et qu'est-ce qui l'a rendu possible ? Se penchant sur cette question l'article interroge plusieurs aspects potentiels du phénomène, comme celui de la production, de la technologie et, last but not least, de la mode elle-même et de ses acteurs[7]. La fourrure dans la mode semble un sujet un peu négligé par la recherche malgré l'apparition ces dernières années d'une nouvelle branche transdisciplinaire des sciences culturelles, celle des « animal studies » qui mettent au centre de leurs recherches le rôle de l'animal dans l'histoire, dans la société et dans l'histoire de l'économie[8].

Traces historiques, ou l'hiver en toute saison

Assimilé au froid et à la saison froide, la fourrure a depuis longtemps quitté ce seul terrain pour occuper un large espace social et culturel. Depuis le Moyen Âge en Europe, la consommation de la fourrure ne cesse d'être étroitement liée à l'histoire de l'expansion commerciale et plus tard de l'expansion coloniale, mais aussi à la hiérarchisation des sociétés médiévales en Europe de l'Ouest, à la répartition du luxe et au développement de la mode, bien que ce mot au Moyen Âge, et ce jusqu'au XVIIe siècle, n'existe alors pas encore dans le sens qu'on lui connaît aujourd'hui[9]. Par extension, le commerce de la fourrure a constitué une des bases économiques des ambitieuses entreprises hégémoniques européennes comme la conquête de la Sibérie, de l 'Amérique de Nord et plus particulièrement celle du Canada[10].

Depuis le Moyen Âge également, les pratiques liées à la fourrure non seulement se réfèrent aux relations existant entre les pratiques ostentatoires européennes et le luxe oriental, mais attestent du rapport étroit s'étant développé entre faune et consommation, entre industrialisation et élevage d'animaux, entre technologie et histoire de la nature. De surcroît, elles rendent floues les frontières alors établies entre état sauvage et modernité. Robert Delort a fait une recherche méthodique de la consommation de fourrure au Moyen Âge, démontrant de quelle manière le développement de la mode était lié aux usages de la fourrure, et la place considérable que celle-ci occupait dans les pratiques de distinctions des élites. Selon Delort l'intensification extrême de la chasse aux bêtes à fourrures et les pratiques vestimentaires qui en résultent, ne s'expliquent essentiellement ni par des raisons climatologiques, ni par les croyances religieuses, les pratiques magiques ou les superstitions. Elles se présentent plutôt comme le résultat de nouveaux rapports sociaux dans les sociétés européennes et surtout de l'émergence de nouvelles frontières culturelles au Moyen Âge, comme par exemple celle d'abord esquissée puis peu à peu instituée entre occident et orient[11].

Delort souligne ainsi la pertinence d'une perspective anthropologique aussi bien dans les études historiques que dans celles contemporaines sur la fourrure. Au Moyen Âge et à la Renaissance, l'animal devient, dans cette perspective, un instrument stratégique et symbolique d'expression hégémonique sociale et culturelle. Delort s'arrête pourtant en chemin et, comme l'a bien relevé Marie-Christine Pouchelle, en dépit de ses fines analyses et de ses arguments perspicaces, n'éclaircit pas plus avant et en profondeur cette perspective anthropologique. Cet accès anthropologique me sert donc de point de départ pour esquisser ici une approche des pratiques vestimentaires de la fourrure comprises comme une relation particulière entre l'homme et la nature incarnée dans l'animal[12].

La chosification du monde animal comme marchandise ne peut évincer cette relation, inhérente à la fourrure, existant entre l'homme, l'animal et la nature. Au contraire, cette relation y gagne même dans ce cas une complexité obstinée toute

particulière. Non seulement parce qu'elle touche, met en rapport et intègre un grand nombre de thèmes et de disciplines mais parce qu'elle se frotte à des questions fondamentales sur la description et représentation que se fait l'être humain de lui-même et sur le régime du regard qu'il développe envers son environnement.

Les modes à fourrure depuis le début XIXe siècle : industrialiser la bête

Mais de quelles fourrures s'agit-il et comment sont-elles portées ?[13] On peut certes parler d'une augmentation constante de la consommation des fourrures depuis le Moyen Âge, mais si l'on parle de la fourrure de mode, au sens où celle-ci devient un élément intrinsèque des collections, plus tard même, avec la haute couture, à un rythme accéléré, saison après saison, alors nous avons affaire à un phénomène moderne qui ne remonte pas au-delà de 170 années, c'est-à-dire à l'époque du développement hégémonique de la mode bourgeoise[14]. Depuis le début de la consommation de fourrures, nous sommes confrontés à des mouvements préférentiels très variables dans l'éventail de ces fourrures. Soixante à quatre-vingts espèces animales différentes ont des pelages aptes à intéresser la pelleterie et l'industrie de la fourrure. Parmi celles-ci, des espèces rares comme l'ocelot ou le léopard, mais également des animaux familiers locaux comme le renard, le hamster, la taupe, l'écureuil, le lapin ou l'agneau[15]. Par industrie de la fourrure, on entend actuellement d'abord l'élevage de bêtes à fourrures dans des fermes prévues pour cela. La diminution systématique des animaux sauvages à fourrure vivant librement dans la nature et les difficultés rencontrées pour leur chasse, conduisent vers la fin du XIXe siècle à la création des première fermes d'élevage. Aujourd'hui le taux des fourrures provenant de ces fermes se monte à 85 % du chiffre total[16]. Depuis la première guerre mondiale, on assiste à une augmentation plus massive encore de la consommation des fourrures, due à la prospérité des couches moyennes, qui s'accaparent la fourrure à la fois comme un statut social et comme un symbole de féminité. On argumente volontiers, que dans les années 1920, la démocratisation de la consommation a contribué à la popularité de la mode des fourrures. Pendant cette décennie en effet, ces pratiques vestimentaires ostentatoires dans les hautes et moyennes couches de la société atteignent leur paroxysme. Dans le même élan, on élargit la gamme des fourrures et des peaux, donc la diversité d'animaux requis pour cela. Les images collectives qui nous restent en mémoire, transmises par les magazines de mode des « années folles », sont celles entre autre de femmes élégantes en manteaux et en capes de fourrure ou bien portant des manteaux, des vestes, des robes ou des jupes bordés de petites fourrures (cols, lisières et bordures, poches), sans parler des fameux « renards » – une fourrure complète avec tête et pattes, portée en boa, autour du cou des dames de la bonne société, appelée en allemand « Würger »[17] –, des bandeaux et serres tête ou des manchons[18].

Les fourrures représentent alors l'ascension sociale. Elles incarnent les rêves d'un luxe encore inspirés des anciens modèles de l'aristocratie. On prise particulièrement l'exclusivité de fourrures comme le renard argenté, l'ocelot, l'hermine et la zibeline. Le vison, aujourd'hui la plus célèbre fourrure de luxe, était à l'époque à peine connu[19]. Une gamme de fourrures moins onéreuses provenait des castors, des opossums, des taupes, des ragondins et des moufettes[20].

L'attribution primaire des fourrures aux pratiques de consommation féminines est incontestable, mais on peut également dépister la fourrure dans les modes masculines. On la trouve par exemple dans les domaines techniques comme l'aviation (vestes des pilotes) et l'automobile où certaines fourrures sont certes

utilisées fonctionnellement mais sont en même temps chargées de significations, par exemple par les connotations associées au contraste entre matériaux métalliques durs et peaux de bêtes douces, entre anorganique et organique[21].

Les recherches nouvelles ont cependant plutôt tendance à mettre ce luxe inédit en rapport avec les nouvelles possibilités techniques utilisées dans le travail de transformation des fourrures, par exemple le développement des procédés d'ennoblissement comme l'affinement de la surface des peaux par l'éviction des poils rugueux sur les peaux de phoques, les techniques de traitement et de coloration chimique tel que le tannage au chrome, les procédés de blanchissement et autres procédés techniques modernes permettant un traitement plus rationnel et performant[22]. Ces techniques permettent donc d'adapter de manière flexible les fourrures aux modes[23].

L'après guerre ou la fourrure comme valeur sûre

Les fourrures restent jusque dans les années 1980, un objet de mode pour un public nanti aux exigences élevées. Pour une raison simple d'abord, qui est sa stabilité physique. Elles offrent une valeur durable dont l'acquisition est réfléchie de longue date. Effi Horn dans son *Bréviaire des fourrures*, décrit cette consommation haut de gamme à la fin des années 1960 comme suit : « La veste sérieuse en chinchilla que porte sa femme constitue un véritable sceau du sigle de l'entreprise pour l'homme d'affaire prospère. La fille du grand financier, dans la mesure où comme un euphémisme, elle porte nonchalamment une veste Lumber en zibeline sur un pantalon après-ski, souligne d'une manière décontractée la solvabilité de son père »[24]. L'astrakan, la fourrure bouclée des très jeunes agneaux karakul, provenant originairement de la région de Boukhara en Asie centrale[25], devient dans les années 1950 jusque dans les années 1970, un véritable symbole des femmes de la petite et moyenne bourgeoisie. Par cette acquisition, souvent unique, ces femmes se procurent l'impression d'une ascension sociale en même temps qu'elles assument enfin les standards de la mode, auparavant réservés à d'autres. Les manuels de fourrures prétendent d'ailleurs vivement qu'« un bon Astrakan fait meilleure figure et procure bien plus de plaisir qu'un mauvais vison »[26].

On constate en Allemagne jusque dans les années 1970 un engouement effréné et par conséquent une augmentation énorme de la consommation des fourrures, jusqu'à faire du pays au milieu des années 1970, le plus grand consommateur de fourrures du monde[27]. Rien que pour l'année 1964, 4,5 millions de fourrures provenant de l'Afrique du sud, la nouvelle contrée de l'élevage extensif des agneaux karakul, sont importées en Europe[28]. Une raison supplémentaire de cette passion vertigineusement grimpante, sont les possibilités alors développées de teindre les fourrures astrakan. De cette façon, visons et astrakans, si l'on en croit les conseils d'un manuel, vont « très bien à pratiquement chaque type de femmes, l'essentiel étant de savoir accorder la bonne couleur à la coupe et à la silhouette »[29].

Le contexte des années 1950-1970 explique la franchise surprenante avec laquelle les guides et les manuels y insèrent sans fioritures le traitement des fourrures dans la production et dans les modes. Dans les manuels de fourrure de l'année 1958, on y parle ainsi de félins qui vivent dans la jungle asiatique. « La règle pour tous ces prédateurs y est : plus la brillance du dessus des fourrures a un aspect bleuâtre, plus elles sont convoitées »[30].

Cette perspective n'est pas seulement déconcertante en rapport à la situation précaire actuelle de ces félins, mais aussi parce que les animaux sont uniquement

présentés selon la grille d'une taxinomie de la mode et de l'économie. On y parle de « récolte » lorsque le pelage des animaux est « mûr » et que ceux-ci se retrouvent dans la machinerie de l'abattage. « Foyer de vison avec confort », dit la description des fermes d'élevage de visons[31] – une formulation qui argumente d'un côté de manière rigoureusement hygiéniste, normative et technique, mais de l'autre, dédramatisant le processus, se parachève par une note légère et nonchalamment humoristique, surtout quand il s'agit d'effets de mode. « Prudence est exigée pour les dames de petites taille. Le renard rend potelée… Plus de 6 pelages pour une stola, cela fait légèrement envahissant. En Amérique les renards blancs parviennent également en couleur, en rose bonbon, bleu ciel ou vert tilleul, sur le marché. »[32]

↖ Soldes à Berlin, 2010.
↑ Marché aux puces à Cologne, septembre 2017 © photographie Meike E. Müller.

Humanisation des animaux d'un côté, industrialisation froide de l'autre, sont les pôles entre lesquels les discours continuent d'opérer – même si l'industrie de la fourrure souligne aujourd'hui son souci de préserver les espèces et de respecter des conditions d'élevage et d'abattage supportables. Un nouveau type d'argumentation s'y est cependant ajouté ces dernières décennies, celui qui, dans ses discours, reflète les paradoxes existant entre la consommation de fourrure et ses détracteurs. L'histoire de la résistance à la fourrure dépasse le cadre de ce texte, car elle remonte loin dans l'histoire. L'Église, très tôt déjà, dénonçait l'utilisation des fourrures comme expression d'un luxe démesuré, de même qu'elle dénonçait les abus de la chasse. Les réflexions systématiques pour la défense des animaux datent du début du XIXe siècle avec la création d'organisations de défense face à l'économie industrielle liée à l'animal.[33] Je dirai simplement ici que, depuis les années 1980, les voix s'élevant contre les abus de l'industrie de la fourrure obtiennent de plus en plus d'écho dans les médias, les organisations de défense allant jusqu'à rallier momentanément à leur cause, dans les années 1990, des célébrités de la mode et plus tard du spectacle, obligeant ainsi la puissante industrie de la fourrure à prendre cette opposition et ses arguments un peu plus au sérieux.

Confrontation : l'endurcissement des positions

Comment se présente donc la situation depuis les années 1990 ? La lecture et l'étude de la presse quotidienne et des journaux professionnels, l'observation des stratégies adoptées, les commentaires des organisations de protection des animaux et les positions des marques de mode, permettent de dresser un tableau différencié.

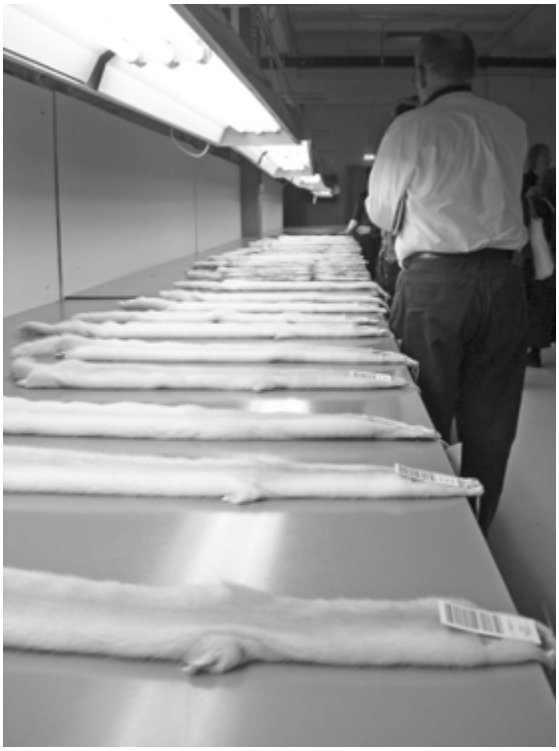
Suite aux véhémentes campagnes des organisations de défense des animaux[34], qui déclenchent de grandes actions spectaculaires, s'attaquent même aux porteuses de fourrures et en viennent aux mains si nécessaire, l'industrie de la fourrure connaît donc dans les années 1980 un déclin provisoire notable. Le but de ces actions est alors d'abord de dénoncer les conditions inacceptables de détention dans les élevages et les procédures d'abattages employées, en sensibilisant la plus large opinion publique possible. Elles sont soutenues en ceci par les nouvelles possibilités qu'offrent l'internet et la solidarité émanant de nombreux réseaux

sociaux. Non seulement le porteur ou la porteuse de fourrure se retrouve dans la ligne de mire des campagnes organisées contre la fourrure mais surtout la femme comme consommatrice de produits de luxe. C'est la raison pour laquelle Julia Emberley qualifie ces campagnes de « politique culturelle de la fourrure », dans la mesure où leur orientation, souvent unilatérale et quelque peu misogyne, se révèle comme le pendant exact de la publicité pour les fourrures.

Car comme dans la publicité de l'industrie de la fourrure, les protecteurs des animaux visent d'une manière critique la femme (l'épouse) traditionnelle guidée par le statut social et dont les pratiques consommatrices reflètent ce que Thorstein Veblen nomme la *conspicious consumption*[35]. Ils visent la moralisation et la mauvaise conscience en matière de mode, celle-ci n'étant pas seulement onéreuse mais reposant sur la mise à mort d'animaux, des campagnes qui sont axées exclusivement sur la consommation de mode et ses conditions requises, mortelles et macabres.

Une de ces conditions, fréquemment et radicalement dénoncée, concerne donc le traitement des bêtes à fourrure dans les fermes d'élevage elles-mêmes. Pour cela, les défenseurs des animaux n'hésitent pas à effectuer des recherches clandestines, voire des actions risquées à caractère illégal, comme les enquêtes couvertes de PETA dans ces fermes[36], et divulguent ensuite le résultat de ce qu'ils ont découvert à l'opinion publique sous un titre spectaculaire comme: « La vérité effroyable sur la vie et la mort dans une ferme moderne d'élevage d'animaux à fourrure », illustré par une série d'images documentaires effectivement impressionnantes de cruauté.

Julia Emberley décrit cette lutte entre la publicité pour la mode des fourrures et les campagnes des organisations de défense des animaux contre cette même mode comme un jeu de ping-pong, toujours plus virulent, dans lequel les adversaires se renvoient involontairement la balle et qui finalement aboutit dans une impasse. Chaque côté utilise et joue avec les arguments et les effets de la partie adverse pour son propre compte. Cette remarque ne tient pourtant pas compte d'un aspect essentiel, celui d'un rapport de force inégal, à savoir les faibles moyens des militants de ces organisations face à ceux, considérables, dont disposent l'industrie de la



↑ Maison de vente aux enchères de fourrures, Saga Furs, Copenhague, 2006. © photographie Daniel Devoucoux.

mode, les associations de chasseurs, etc. et qui expliquent peut-être aussi l'investissement «corporel» de ces activistes, y compris leur violence occasionnelle. Les uns font une apologie du monde de la fourrure, appuyé par les superbes images de la mode, les autres sont une condamnation de ses côtés sombres et sinistres, soutenue par des images terribles, une opposition qui reflète bien la tension fondamentale existant dans la société moderne entre la sphère de la production et celle de la consommation.

Le succès a donné, du moins en partie, pour un temps raison aux défenseurs des animaux en conduisant à une perte de réputation et à un recul graduel de la mode des fourrures en Europe de l'Ouest. Il a, au-delà de ceci, rehaussé la sensibilité des sociétés européennes face à cette légèreté d'attitude des entreprises vis-à-vis de la vie des animaux et entraîné une sorte d'« animal correctness » aussi bien de la part du législateur que dans la présentation officielle de l'industrie de la fourrure.

L'Institut allemand de la fourrure (Deutsches Pelzinstitut) présente ainsi aujourd'hui sur son site internet, expliquant la conception de ses devoirs, une rubrique « protection des espèces ».[37] De plus, le législateur allemand ayant renforcé à tel point les dispositions concernant l'élevage des animaux à fourrure (2009), cet élevage ne devient progressivement plus rentable pour certaines espèces[38].

La mondialisation de la fourrure et sa problématique

Cette situation dans la plupart des pays européens a conduit à une délocalisation de la production vers l'Asie du sud-est, la Grèce du Nord, bien que certains pays scandinaves, en particulier le Danemark, ainsi que la Pologne et la Russie continuent de compter parmi les grands producteurs mondiaux de fourrures[39]. Le Danemark possèdent par exemple les deux plus grandes maisons de ventes aux enchères de la planète[40], car les fourrures sont toujours vendues, pour une grande part, aux enchères. Mais la plus grande partie de la production mondiale vient aujourd'hui de Chine – plus particulièrement de Hong Kong – qui est non seulement devenue le plus grand exportateur de fourrures, mais également un des plus grands consommateurs[41].

Cette tendance au transfert de la production des fourrures - une stratégie typique du marché néolibéral - renforce la séparation de toute façon déjà existante entre les lieux de production – souvent l'extrême Orient – et les lieux de consommation, longtemps principalement occidentaux, mais aujourd'hui plus largement répartis. Cette démarcation invite plus aisément à charger symboliquement les pratiques marchandes et consommatrices en les dotant de significations nouvelles, basées sur des visions esthétisantes, voire harmonieuses, qui permettent de refouler plus encore les conditions désagréables de la « production ».

Mais ce déplacement de la production n'est pas le seul responsable de la renaissance des fourrures. Nous avons là plutôt affaire à une imbrication étroite de différentes composantes – c'est la thèse principale de cette contribution –, différents aspects, imbriquées les uns dans les autres, renforcés en ceci par la logique rationnelle froide de la globalisation néolibérale et qui débouchent dans une nouvelle constellation socioéconomique. Face à cette situation complexe, les défenseurs des animaux se trouvent dans l'obligation de concevoir des stratégies nouvelles permettant de dénoncer ce rapport caché et complexe entre production et consommation[42].

L'article suivra ici, de manière compacte, deux voies : celle des nouvelles technologies d'abord, qui permettent aujourd'hui aux fourrures de pouvoir s'adapter à pratiquement toutes les exigences et innovations de la mode, y compris de son versant vintage qui, pour atteindre ce but, se fournit dans les marchés aux puces

ou les boutiques d'occasion. Celle ensuite qui questionne les nouveaux discours utilisés pour remettre en valeur ce retour des fourrures, les modalités opérationnelles et les stratégies d'évitement ou de confrontation qui s'en suivent.

Nouvelles Technologies et fourrure

« Pourquoi la fourrure est-elle de nouveau permise ? »[43] C'est par ce titre un peu provocateur d'un supplément hebdomadaire du *Süddeutsche Zeitung* daté de 2002, cité plus haut, qu'est présentée la nouvelle décennie et le nouveau millenium de la mode. Même tonalité sur cette remontée en 2015 : « Le commerce des fourrures de nouveau en plein essor – malgré les souffrances animales »[44]. La mode des fourrures réapparaît cependant sous un jour nouveau, transformé, enrobée d'images pleines de fantaisie. Ce n'est plus le manteau de fourrure traditionnel et bien sage des femmes de la bonne bourgeoisie. Elle présente maintenant des fourrures teintes dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel, des pastels aux couleurs vives, avec ou sans motifs, ou « nature », décorant les cols, les manches, les bonnets, les poches, de nombreux accessoires mêlées, dans les pullovers, les vestes sans manche, les pantalons, les chaussures et les bottes ou bien encore confectionnées de manière élégante en forme de veste et même de jupe ou de robe, avec une telle perfection dans la réalisation technique qu'on n'y reconnaît plus l'origine animale des pièces. La découpe au jet d'eau ultrafin à haute pression ou au laser permet de multiplier les bordures en fourrures. De plus, la fourrure se laisse ainsi d'autant mieux travailler qu'elle peut être mêler à d'autres matériaux comme la soie, la laine feutrée ou le velours fin, ce qui la rend plus légère et plus souple et peut se marier à toutes sortes de vêtements.

↑ Fourrures sur le marché de la vieille ville de Boukhara, Ousbékistan, 2008. © photographie D. Devoucoux.

L'artisanat des fourrures et la perception que celui-ci a de lui-même, se sont entre-temps considérablement transformés. Le fourreur ne se considère plus uniquement comme un artisan mais aussi comme un confectionnaire qui suit la mode de près. Les techniques de prétraitement comme le déplumage, d'ennoblissement comme la coloration, l'impression, la lamination, etc. au moyen de rayons laser permettent l'exécution de tous les motifs souhaitables. Karl Lagerfeld et son atelier ont par exemple, pour le compte de Fendi, lors du défilé de mode en juillet 2017, créé d'artistiques dentelles de vison[45].

On peut y voir dans ces nouvelles techniques de coupes, de transformation, de traitement, d'ennoblissement et de finition, les assises probables de cette grande conversion et le succès actuel de la fourrure. « La fourrure est aujourd'hui tricotée, crochetée, mêlée à du cuir et a autant de rapport avec la Pelleterie traditionnelle qu'une Fiat 500 avec la nouvelle Cinque Cento »[46], écrit le magazine professionnel *Textilwirtschaft* 2010/2011. Dès 1989, l'organisation danoise de la production des fourrures, *Saga Furs*, a ouvert son propre centre de Design à Copenhague, affichant ainsi la relation singulière existant entre les designers, la fourrure et la spécificité des tendances[47].

Les fourrures en elles-mêmes, ont dans ce processus un peu perdu en valeur, dans la mesure où la mode poussent les créateurs à les incorporer à d'autres

matériaux, cuir, jersey ou feutre comme c'est le cas dans certains modèles de Paule Ka avec son trenchcoat dans lequel elle combine vison, feutre et nylon, « une chose impensable il a y a 5 ans »[48].

« Le Fourreur », écrit un site dédié à leur formation, « a la possibilité d'honorer presque tous les désirs conceptuels des créateurs de mode »[49]. Et en effet, les fourrures sont affichées comme allant de soi dans de nombreux défilés et collections de mode et d'anciens opposants à la fourrure se recommandent aujourd'hui de cette nouvelle ancienne mode[50].

Les innovations techniques ont rendu possible le renouvellement total de l'apparence autant que le répertoire des fourrures. L'animal, en tant que matière première, n'est souvent même plus du tout reconnaissable. Au lieu de cela il est travaillé aujourd'hui dans sa couleur et son design comme une étoffe normale.

Les fourrures réapparaissent également abondamment comme garnitures, bordures, pompons sur les bonnets, galons sur les foulards, cache-nez, lisérés bordant les capuches et comme éléments de nombreux accessoires et même sur les textiles de décoration des pièces d'une maison ou comme assortiments sur les vêtements *outdoor*.

La miniaturisation sous forme d'accessoires comme par exemple dans les porte-clés, les fermetures de sacs à main, les boucles d'oreille, les manchettes, certaines montures de lunette, voire même les peluches, efface plus encore les traces du matériel d'origine au point de le faire oublier. Miniaturiser ainsi les peaux des bêtes ne constitue pas uniquement un processus de la chosification mais s'associe aussi à une tendance de la production des matières comme les textiles techniques qui via la nanotechnologie par exemple brouillent plus encore les pistes naturelles. Elle créée de surcroît une nouvelle accoutumance et élargit de cette manière également le répertoire du vintage. Car, à cette évolution se joint depuis les années 1990 une certaine stimulation de la mode par le marché d'occasion et les fripes, dans la mesure où, par la découverte des vieux manteaux de fourrure, les milieux de la mode les plus jeunes célèbrent eux aussi à leur manière un revival de la fourrure[51]. Une multiplicité de pièces vestimentaires - manteaux, vestes, bonnets, manchons, manchettes, bottes, étoles ou bordures -, qu'on croyait depuis longtemps oubliées, réapparaissent, ce qui s'explique par le fait que la durabilité du matériel a pu permettre leur survie intacte, ou presque, malgré les années.

Une visite dans les boutiques d'occasion, celles-ci s'étant multipliées ces dernières années, ou sur le marché aux puces de Cologne en septembre 2017 témoigne à elle seule dans les offres proposées, d'un large éventail de pièces de fourrures bon marché (autour de 30 €), en particulier dans leurs variantes vieillottes et classiques de manteaux, vestes, bonnets de castor, de renard, de blaireau, etc. qui, avec leur patine vieille mode, viennent ainsi enrichir de façon insolite la panoplie du style vintage. Ce style vintage rappelle en même temps la valeur de ces fourrures et surtout de l'astrakan comme signes extérieurs de richesse et de prestige d'autrefois, véritable badge-symbole du statut social, chère aux années 1960 et 1970 pour les femmes des milieux de la petite et moyenne bourgeoisie, et remise au goût du jour de manière ironique, jusqu'au persiflage[52]. Les vendeurs restent muets sur la question de savoir qui achètent les fourrures, de même sur les sources d'où proviennent ces fourrures anciennes[53]. Elles ont vraisemblablement été achetées à des tanneurs, des fourreurs, des pelletiers, des concessionnaires ou des négociants, voire même des magasins de fourrures ou des privés, contents de pouvoir vendre à bon compte ces vieux restes, ces vieux manteaux, pour être recyclées, retaillés,

retravaillés. Leur présence sur les étalages donne l'impression de circuler au milieu d'un ancien monde de trophées. Elle participe en même temps à une nouvelle désensibilisation et conduit à réduire les blocages vis-à-vis des fourrures.

Les maisons classiques de fourrures profitent d'ailleurs également de cette tendance vintage. Elles se consacrent dorénavant à convertir l'ancienne mode en l'actualisant en nouvelle mode des fourrures. Une entreprise présente ainsi, sous le titre, « Refaçonnage élégant. Ici, tout est neuf »[54], une jeune femme qui « au lieu d'enfiler un manteau standard de vison démodé datant des années 1970, s'étend sur un agréable Plaid (couverture) de vison, doublé de cachemire – un accessoire de maison insolite ». Et un peu plus loin : « cette veste sportive à capuche n'était, avant sa métamorphose innovatrice, qu'une quelconque veste en astrakan des années 1960. »[55]

Ce retour sur les marchés aux puces, les magasins de vêtement d'occasion et l'apparition des nouveaux outfits en fourrure serait à mettre en rapport avec les résultats d'une enquête faite en 2014 en Angleterre auprès des jeunes consommateurs de mode, qui révélait que seulement 58% des 18-24 ans rejetaient le port des fourrures.[56] En Allemagne une enquête représentative effectuée la même année par l'organisation de défense des animaux « Vier Pfoten » concluait que 86% des allemands désapprouvaient l'élevage et l'abattage des bêtes à fourrures pour les besoins de la mode[57].

Mais la vraie fourrure dans les accessoires comme les porte-clés est difficile à reconnaître. Les différentes techniques et nouvelles possibilités de la mode de traiter et travailler de manière complexe les fourrures aujourd'hui, rendent celle-ci omniprésentes, mais complique en même temps l'identification de leur origine animale, refoulant ainsi la présence physique de cette provenance.

Discours d'une résurgence

Même si les modes sont sujettes à un va de vient permanent, la conjoncture des fourrures ne se laisse pas réduire à ces rythmes habituels. La thèse d'Andrew Bolton, du Metropolitan Museum de New York, affirmant que les fourrures et la symbolique de ces fourrures réapparaissent surtout en période de turbulences politiques, outre qu'elle est pratiquement invérifiable, me semble ici sujette à caution[58]. Elle sert surtout, comme d'autres discours sur la mode, à cimenter de nouveau la mythologie de cette mode.

Bolton attire cependant l'attention sur une intéressante continuité de motifs dans les collections des couturiers actuels. On y évoque beaucoup en effet, comme dans les collections passées, les amazones, les chasseresses et les trophées de chasse, la préhistoire, « la belle sauvage » et autres images de beauté ataviques. De véritables motifs ethnographiques sont mis en scène au milieu lesquels le vêtement de fourrure est présenté, par exemple dans une ambiance de grand large norvégien/finlandais, procurant ainsi une impression étrange, un choc esthétique et émotionnel[59]. On y voit certes nombre de sweaters sportifs et de jupes de fourrure mais l'élégante dame en robe du soir classique avec son vison raffiné, font malgré tout toujours partie des collections.

Elégance, exclusivité, érotique féminine, beauté, sauvagerie, archaïsme, masculinité aventureuse et images de trophées sont les motifs et les cadres les plus fréquents. Mais le retour de la fourrure n'est sûrement pas du à cet ancien-nouveau répertoire de la publicité et des images de mode qui n'en est qu'une conséquence.

D'autres raisons paraissent par contre plus plausibles. Le manteau de fourrure comme symbole de statut dans les comportements de mode a fait son temps. Son aura comme produit de luxe s'est fané. Au lieu de cela on voit apparaître un crossover coloré de fourrures dans lequel vêtements luxueux et bon marché, sans référence saisonnière, s'entremêlent avec des modes sportives, plaisante et drôles. Cette tendance a été promue et cultivée par la fragmentation marquée du marché, réparti pour desservir un vaste éventail de publics, scènes et milieux et non plus comme auparavant pour suivre un seul modèle de mode issu de la haute couture[60]. C'est pourquoi le modèle classique de la consommation de luxe a perdu son attrait[61]. La saison de la mode des fourrures s'est élargie et est omniprésente, bien qu'encore et toujours, comme auparavant, farouchement controversée.

Cette modification de la mode des fourrures est accompagnée d'une rhétorique adéquate. Les champs rhétoriques ne s'opposent plus comme auparavant d'une façon dualiste, mais apparaissent plus différenciés en s'appropriant des nouvelles perspectives et arguments. Ce tournant dans les tendances est donc soutenu discursivement par le fait que l'industrie de la fourrure s'est emparée du discours de la durabilité et des discours nationaux/listes, écologiques et *fair trade* en les détournant pour son propre compte.

Le commerce d'occasion lui-même utilise comme arguments pour la promotion de ses articles en fourrure, qu'il s'agit là de produits naturels, de bonne qualité, durable et pouvant être recyclés ou détruits écologiquement. On dissimule ainsi sous ce détournement l'utilisation massive de produits chimiques et autres dégats colatéraux lors des traitements et des opérations d'ennoblissement (prétraitements, coloration, impression, apprêt, recouvrement, lamination et lavage) des fourrures, les émissions atmosphériques (amoniac, protoxyde d'azote, méthane) qui en émanent et même dès l'élevage la pollution extrême des eaux (concentration élevée de phosphore et d'azote provenant des déchets et des carcasses d'animaux et menant à l'eutrophisation des eaux touchées)[62]. D'autres soulignent, comme arguments promoteurs, la qualité des produits, la compétence et la capacité du travail artisanal qu'on se doit de préserver.

Cette façon de faire ne diffère pas fondamentalement de celle existant en France et présentant la fourrure comme une ressource naturelle, durable et renouvelable. « Dans la nature, tous les animaux et les plantes se reproduisent en un nombre supérieur à ce que la nature peut nourrir. Comme toute autre espèce, nous, les humains, faisons usage de ces surplus. Toutefois, nous avons la responsabilité des habitats qui nous procurent de si précieuses ressources »[63].

Dans ce contexte, on met en avant également l'argument *fair trade*, quand il s'agit d'animaux dits sauvages capturés ou tués à la chasse ou par piégeage, en l'élargissant au passage aux associations de chasse, aux fourreurs, aux pelletiers et au commerce de la fourrure en général. Intéressant ici, est que la demande en animaux dits sauvages est de nouveau en progression. Les renards roux surtout sont très demandés, en particulier auprès de la clientèle suisse, sensible à l'argument de la durabilité et soucieux d'acheter un produit « naturel » suisse[64].

De grands créateurs de mode comme de petits designers s'accaparent eux aussi le discours de la durabilité, dans la mesure où ils en font le socle de leur marketing ou l'intègre comme élément promotionnel à leur label comme par exemple *Friendly Happy Nature* du styliste berlinois Nikolaus Gleber[65]. On joue ici les fourrures dites naturelles contre les imitations de fourrures ou les fourrures artificielles à base de pétrole, donc non écologiques (il en existe aussi en coton).

L'industrie de la fourrure prétend pour sa part participer au maintien de la diversité des espèces, qu'elle s'est pourtant auparavant elle-même évertuée à anéantir[66]. Elle renvoie, avec une certaine maladresse défensive, à une prétendue attitude misanthrope des protecteurs des animaux qui veulent placer la vie des bêtes au-dessus de tout.

La mondialisation de l'élevage et du marché de la fourrure conduit à une autre différenciation des arguments, des discours et des pratiques, dans la mesure où dans certains pays comme la Russie, l'Ouzbékistan ou le Kirghizstan, ceux-ci s'appuient sur la mise en valeur de « traditions anciennes » qui sont aujourd'hui devenues parties prenantes de la construction de leur identité nationale (Nation building) ou bien appartienne à l'image de la nation (Nation Branding)[67].

Une nouvelle concurrence : la fourrure synthétique

Avec la fourrure artificielle, une concurrence sérieuse s'est constituée et développée pour la fourrure naturelle, et a conduit à un retournement curieux de situation. Cela devient particulièrement flagrant dans le fait que la vraie fourrure bon marché, importée entre-temps de Chine, est parfois vendue comme fourrure synthétique coûteuse[68]. Les fourrures synthétiques de couleur et de haute qualité, qui proviennent de la modification des fibres d'acrylique ou de polyester, donc de produits pétrolifères, et sont tissées sur un fond, peuvent très bien remplacer les fourrures dites de luxe comme le vison, le renard ou castor et «ressemblent à s'y méprendre aux vraies fourrures par leur finesse, leur densité, leur brillant discret et l'agréable et douce sensation, comme de la soie, qu'elles procurent à les porter »[69].

Auparavant surtout utilisées pour les « fursuits », elles ont fait entre-temps leur entrée dans le prêt-à-porter et la haute couture, comme chez Stella McCarthy, où elle apparaît avec succès dans de nombreux défilés de mode[70]. Elles proviennent d'Europe, – avec les textiles techniques, une des rares branches de la production textile à y être en progression – et surtout du japon en rendent de facto l'utilisation de la fourrure caduque, du moins logiquement, par le simple fait qu'elles utilisent beaucoup moins d'énergie que les vraies fourrures.

De nombreux créateurs de mode/grands couturiers tablent sur elles et les utilisent de plus en plus. Cette stratégie commerciale basée sur l'illusion d'optique consciente est facilitée par le fait que dans de nombreux pays, il n'existe pas d'obligation de caractérisation légale à l'étiquetage, comme c'est normalement le cas pour les matériaux textiles.

Face à tous ces développements, les arguments de défenseurs des animaux n'ont certes pas perdu en justesse, mais en force et en pertinence, passant ainsi temporairement à côté de leur but. Car en se concentrant sur la consommation de luxe féminin dans les campagnes des années 1980, leurs arguments avaient une portée limitée. De plus leur moralisation a conduit de facto à une tabouisation factice de la consommation de fourrure, dans la mesure où beaucoup possédaient déjà des fourrures, mais on ne les portaient pas en public, uniquement clandestinement, dans l'espace privé, tout en se recommandant des revendications des protecteurs des animaux[71]. Les organisations de défense des animaux ont donc depuis revu et corrigé leurs stratégies et leurs campagnes, en y radicalisant les conséquences logiques, dans la mesure où ils mettent en question de manière plus générale et fondamentale la consommation industrielle de viande. C'est ce qu'illustre par exemple la campagne « Keine Pelze kaufen, sondern selbst machen. Der Kragen I » (N'achetez plus de fourrure, faites-les vous-mêmes. Le col). Suit alors une

description pratique illustrée – Le col 1 – du mode d'emploi. On opère à l'aide d'une hache de boucher, ensanglantée, tenue dans la description par une jeune femme élégante et souriante, tenant fermement un lapin de l'autre main. On y explique comment le tuer, le dépecer pour ensuite le transformer en col en fourrure[72].

Ces organisations adoptent donc un style plus mordant et souvent macabrement drôle dans leurs campagnes. Celles-ci ne sont plus seulement moralisatrices mais jouent sur les contradictions de fond existant dans le rapport que les sociétés bourgeoises ouest-européennes entretiennent avec les animaux, une contradiction paradoxale, selon l'ethnologue Orvar Löfgren, entre le rapport à l'animal domestique chouchouté, comme le chien, l'oiseau, le chat, etc. et celui à l'animal considéré comme ressource économique[73].

Le retour des animaux à fourrure dans la mode est obsolète d'un autre point de vue. Pourquoi les fourrures devraient-elles encore posséder un attrait quelconque à une époque où les mondes textiles sont ordonnancés par de nouvelles technologies avec une multiplicité de fonctions allant jusqu'aux éléments électroniques et où les imitations de fourrures ne se laissent pratiquement plus différencier visuellement des vraies ?

Les vraies fourrures, comme nous l'avons vu, aujourd'hui travaillées, nouvellement tricotées, crochetées et teintes grâce à un luxe d'innovations techniques inédites, ceci avec la plus grande élégance et de manière divertissante, comme des textiles simples[74], ne laissent en conséquence plus deviner aucune origine animalière. Les promoteurs de la fourrure naturelle argumentent donc abondamment dans leurs publicités avec des raisonnements écologiques comme ceux soulignant que la production de la fourrure naturelle consomme moins d'eau ou que la différence se fait dans la qualité de la chaleur ressentie, comme l'ont d'ailleurs effectivement prouvé divers contrôles scientifiques, la vraie fourrure protégeant jusqu'à présent le corps plus efficacement que les fourrures synthétiques. Ce à quoi les fabricants et fournisseurs de fourrures synthétiques rétorquent que cela ne vaut de toute manière que dans des contrées polaires, que leurs produits lors de leurs fabrication nécessitent beaucoup moins d'eau que les vraies fourrures et qu'elles se laissent beaucoup plus facilement nettoyer…

Tentative d'une conclusion

À quoi donc sert encore la fourrure et donc la mise à mort d'un animal? Une réponse explicite paraît difficile : l'argument des saisons est résolument dépassé, l'argument économique est devenu fragile, et même contradictoire ou contre-productif, et ni l'esthétique, ni le luxe ne sont plus aujourd'hui des motifs dominants et convaincants. Le vintage style, évoqué plus haut, en utilisant les fourrures, se propose plutôt comme une archive et une mémoire des modes et d'un luxe suranné. Les discours pro-fourrure utilisent selon leur perspective et leur position, soit des arguments écologiques, soit des arguments sur l'efficacité des matériaux naturels, en se présentant même comme défenseurs des espèces. On les voit en tout cas sur la défensive en se concentrant sur le terrain écologique. Les actuelles procédures technologiques propose par contre un nouvel usage et une nouvelle esthétique de la fourrure synthétique, pendant que l'ordre économique et géopolitique (voir la Chine) soutient la propagation d'une consommation de fourrure au bas prix pour un large public.

Si on observe systématiquement les photographies de mode indépendamment de leurs intérêts économiques et intentionnels, elles nous renseignent alors, comme *descriptions denses* (au sens de Clifford Geertz) à haute teneur

symbolique, sur les humeurs *atmosphériques* et les relations sous-cutanées qui existent entre mode et société, documents ethnographiques involontaires. L'animal réel disparaissant, il n'est pas étonnant de constater que le seul véritable motif original de la photographie de mode de la société *high-tech* se consacre à la mise en scène des fourrures comme vêtement atavique. Qu'un créateur de mode comme Jean-Paul Gaultier, connu justement pour ses provocations, puisse pousser le plus loin les enchères dans ces contradictions, n'est pas un hasard. D'un côté il présente un mannequin célèbre dans le rôle d'une mère tenant son enfant au fond d'une grotte préhistorique, vêtue d'un superbe pullover tricoté et d'une robe de cuir archaïquement moderne, ornée d'une fourrure, de l'autre il pousse la provocation à faire recouvrir de deux énormes fourrures, dont on ne sait si elles sont vraies ou fausses, les activistes venus perturber son défilé[75]. Cela importe peu pour Gaultier, dans les deux cas, qu'il s'agisse de fausse ou de vraie fourrure. Il efface au contraire avec cette hybridation les frontières entre production naturelle et industrielle et célèbre de cette manière le pouvoir et le potentiel des technologies modernes qui rendent les animaux superflus et les réduisent à des citations symboliques ironiques, dressant ainsi un bilan provisoire des contradictions et ambiguités qui leur sont implicites. Mais cette dématérialisation, cette abstraction de l'animal, ne rend pas pour autant caduque la question éthique. Elle confirme plutôt avec force un phénomène que l'historienne d'art Ellen Spickernagel a constaté dans la peinture du XVIIe au XIXe siècle, avec l'apparition de l'agriculture industrielle dans ses motifs : celui d'un refoulement lent mais définitif de l'animal. « Sie (les animaux) werden ihren Fortgang nehmen », écrit-elle, indiquant ainsi « que les animaux vont continuer » mais en même temps annonçant leur disparition, le mot allemand « Fortgang » ayant un sens double, celui de se mouvoir pour continuer mais aussi celui de disparaître[76]. Et c'est précisément ce que la technologie actuelle semble opérer dans la conscience du public : rendre superflue la réalité des animaux de fourrure, ceux-ci ne survivant que comme référence symbolique et jeu associatif. ●

Notes

1 *Süddeutsche Zeitung*. Magazine. 25 janvier 2002 : « An den Kragen. Warum der Pelz wieder erlaubt ist. » Voir aussi *Das Jahr Perspektiven* 2010/2011; Sabine Spieler. Warum plötzlich Pelz? www.textilwirtschaft.de

2 www.textilwirtschaft.de 28.2.2013. Accès 9.10.2017. -www.textilwirtschaft.de vom 26.03.2015 / Business: Pelzbranche wächst. Accès 15.10.2017. Cette tendance est aussi confirmée par l'exposé d'une étudiante, Sabrina Burkert (2012) qui, à travers une analyse des médias comme le journal professionnel « *Textilwirtschaft* » constate une rupture radicale entre les décennies 1980, 1990 et 2000. Dans les années 1980 la mode de la fourrure est présentée ouvertement dans ce journal, sans se soucier des problèmes de protection animalière, une attitude qui change radicalement dans les années 1990, pour relancer la fourrure à partir du début des années 2000. S. Burkert, Zum Wandel der Berichterstattung über Pelz in der Mode. Eine Analyse der überregionalen Printmedien *Der Spiegel, Die Zeit und die Textilwirtschaft* von 1980-2000. Séminaire de Master, 2012, sous ma direction.

3 Pour Karl Lagerfeld. *Süddeutsche Zeitung*« Pelz vom glücklichen Tier ». 26.1.2009, p. 9.

4 Wolfgang Joop. Emission télévisée *Brisant*. *Boulevard magazin* du 15.2.2001 diffusée sur la chaine allemande ARD. Le monde de la mode est ici divisé. Des entreprises comme Ralph Lauren, Selfridges, Tommy Hilfiger, The Koopers, Zalando, Gucci, Boss, Aigle, C&A, Zara, dernièrement Armani et bien d'autres l'ont complètement exclu de leurs programmes. D'autres comme Burberry, Dior, Vuitton (LVMH), Karl Lagerfeld ou Jean-Paul Gaultier n'hésitent pas à continuer de l'utiliser et le proclament. C'est souvent moins par cynisme que par esprit de corps, si l'on peut dire, pour soutenir les artisanats d'art qui travaillent les peaux et les fourrures. Selon la FICF (Fédération Internationale du commerce de la Fourrure), l'industrie de la fourrure emploie plus d'un million de personnes (2014).

5 Voir la réglementation pour la protection des animaux d'élevage dans l'agriculture ainsi que sur la production de produits d'origine animale et sur l'élevage des animaux nécessaires à la production de ces produits en Allemagne (Arrêté sur la protection des animaux de ferme et sur la protection des animaux) Tierschutz-Nutztierhaltungsverordnung - TierSchNutztV)/gesetz/ 7344/index.htm>neugefasst durch B. v. 22.08.2006 BGBl. I S. 2043; corrigé dernièrement par l'article 1 V. du 01.10.2009 BGBl. I S. 3223; voir aussi www.textilwirtschaft 6.5. 2013 « Keine Förderung mehr für den Pelzpavillon » . De cette manière le sigle « made in Germany » disparaît.

6 Source: www.textilwirtschaft.de du 13.07.2015, accès 18 juillet 2016. Dans d'autres pays comme la Tchéquie, la Croatie, l'Angleterre, le Pays de Galle, la Macédoine, l'Autriche, la Slovénie ou le Japon l'élevage des bêtes à fourrure est complètement interdit ou doit le devenir avant 2019. « Germany has just passed a law that imposes such high standards for animal housing on fur farms that it's expected, in

effect, to shut down the five mink farms that remain there, according to PETA ». Factiva, Fashion Scoops. 21.7. 2017

7 L'article se base sur une recherche méthodique des journaux professionnels, de la presse, de films documentaires (ARTE, SAT 3, TF1) et sur les observations effectuées et les études publiées par les associations de protection des animaux entre 2000 et 2017, ayant comme focus l'Allemagne. Il inclut aussi différentes investigations faites dans des marchés aux puces. Je tiens ici à remercier Meike Elisabeth Müller qui a fait ces recherches à mon intention. Il inclut de plus l'excellente enquête menée par Lise Skov: The Return of the Fur Coat. *Current Sociology*. Londres 2005, Vol. 53, n°1, p. 9-32

8 Voir par ex. Paul Münch : Tiere und Menschen. Ein Thema der historischen Grundlagenforschung. In. Münch (éd.) : Tiere und Menschen. Geschichte und Aktualität eines prekären Verhältnisses. Paderborn et al. 2e éd. 1999 (Schöningh), p. 9-36 ; Hartmut Böhme (éd.) : Tiere. Eine andere Anthropologie. Köln, Weimar, Wien 2004. Voir aussi pour le débat dans la discipline d'histoire, Aline Steinbrecher : In der Geschichte ist zu wenig von Tieren die Rede (Elias Canetti) – Die Geschichtswissenschaft und ihre Auseinandersetzung mit den Tieren. In: Carola Otterstedt/Michael Rosenberger (Hg.): Gefährten. Konkurrenten. Verwandte. Die Mensch-Tier-Beziehung im wissenschaftlichen Diskurs. Göttingen 2009 (Vandenhoeck&Ruprecht), p. 264-286.

9 Sur la terminologie vestimentaire de la mode médiévale, voir Joachim Bumke : Höfische Kultur. Munich, DTV 1986, p. 172-210. Sur l'historiographie de la mode, voir l'article d' Odile Blanc, « Historiographie du vêtement : un bilan » *in Le vêtement. Histoire, archéologie et symbolique vestimentaires au Moyen Âge*, Paris, Cahiers du Léopard d'Or, 1989, p. 7-33.

10 Voir par ex. Chantal Nadeau, *Fur Nation. From the Beaver to Brigitte Bardot* Londres et New York, 2001 ; Bruce G. Trigger, Les indiens, la fourrure et les blancs. Borréal, Montréal 1995. Podruchny, Carolyn : Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord. Laval, PUL 2009. Mikhael Bashkirov: Colonisation, acculturation, métissage. Les Russes en Sibérie (iakoutie) du XVIIe au XIXe siècle. Anthropologie et Sociétés, vol. 38, n° 2, 2014, p. 193-209.

11 Voir Robert Delort, *Le Commerce des Fourrures en Occident à la Fin du Moyen Âge*. Vol. I. et II., Paris 1978. Il laisse cependant ouverte l'interprétation symbolique de la consommation des fourrures en « Orient » (du moins ce qui était vu comme tel), perceptible en « occident » depuis le 10è siècle, peut-être même le 9è ou 8è siècle, complètement différentes de celle des pratiques et des cultures européennes. Delort, *op. cit.*, p. 323. Il base une part de ses recherches sur les livres de compte des cours européennes, qui témoignent d'une consommation immense de peaux et de fourrures. C'est le cas par exemple pour le roi Edward 1er d'Angleterre qu'il cite et dont le bilan des besoins entre 1285 et 1288 s'élève à 119.300 fourrures d'écureuil, 3200 peaux de mouton, 60 fourrures d'hermine. Delort, *op. cit.*, p. 326. L'introduction d'étoffes de luxe comme la soie amena, à cause de leur finesse et de leur douceur au toucher, à porter les fourrures vers l'intérieur et explique le choix de fourrures légères comme l'hermine (p.323-324). Le drap et la fourrure permettent de plus au Moyen Âge, le jeu si convoité des couleurs (p. 516), donc la préférence pour certaines fourrures, et la mode toujours renouvelée de celles-ci, à cause justement de leurs couleurs naturelles. Seules les fourrures provenant d'animaux inexistants en Europe comme le léopard, étaient portées vers l'extérieur.

12 Voir Marie-Christine Pouchelle. « Des peaux de bêtes et des fourrures. Histoire médiévale d'une fascination » in : Le temps de la réflexion, 2 (1981), p. 403-439, en particulier sa critique p. 404-405. Selon elle, il manque « une anthropologie qui prendrait au mot les catégories de l'*autre*».

13 Par fourrures, à différencier des peaux brutes, on entend le résultat du travail fait par un artisan-fourreur sur les pelages. On fait en outre une distinction entre les fourrures de luxe (zibeline, martre, etc.), les pelages courts (poulains, etc.), moyens (loutre, etc.) ou longs (lynx, renards, etc.). Voir Heinz Werner Haudeg et Erna Viti: Textile Fasern und Flächen. Textilmaterialkunde, t. 2, p. 159-161, Vienne/Autriche (autour de 1981]) ; Voir aussi Helmut Lang: Pelz. Vom schlichten Fell zum hochwertigen Bekleidungsstück. Deutscher Fachverlag 1989.

14 Elizabeth Ewing : *Fur in Dress*. Londres 1981, p. 97. Ewing, ancrée dans son époque, parle de 150 ans.

15 Voir à ce sujet, le pertinent bréviaire des fourrures de Effi Horn : *Pelze*. Munich 1968. La liste des animaux à fourrures potentiels est longue. Elle comprend, entre autre, des animaux comme le singe, l'antilope, des animaux menacés tels que le léopard mais aussi le hamster, l'écureuil, en particulier le petit-gris, le furet, le putois, la belette, la martre, le karakul, le raton laveur, la taupe, l'hermine, et comme fourrures nobles la zibeline, le vison, le chinchilla, le renard roux, le renard argenté (autres sortes, le renard nain, le renard polaire, le renard corsack), l'otarie à fourrure du nord, etc. (Seal), p. 53-82

16 Skov, *op.cit.*: The Return of the Fur Coat. *Current Sociology*. London 2005, 53,1, p. 9-32, ici. p. 19-20. Les premiers essais d'élevage ont été effectués avec des renards argentés sur l'île du Prince Edouard. L'élevage des renards argentés connait un véritable boom entre les années 1920 et 1930.

17 « Würger » : passereau, pie-grièche. Voir à ce sujet Claudia Westermann : Pelz als Phänomen der 1920er Jahre. Demokratisierung eines Luxusgutes? Maîtrise, TU Dortmund 2003, p. 13.

18 Il suffit de feuilleter les numéros de *Die Dame*, le plus célèbre des magazines de mode allemand de cette époque dans lequel écrivaient également Brecht, Colette, Tucholsky ou Klabund et où figurait des artistes comme Tamara de Lempicka et Georg Grosz, pour en trouver une abondante illustration. Il vient cette année d'être réédité par la maison Springer.

19 Il ne devient à la mode, si l'on en croit Bolton, que dans les années 60. Andrew Bolton: Fashion. Untamed. Ouvrage accompagnant l'exposition du même nom au Metropolitan Museum of Art. New York. 2004, p. 57.

20 Claudia Westermann : *op. cit.*, p. 21-23., p. 34. Voir aussi les chapitres concernant l'étude plus approfondie des pratiques sociales concrètes de la consommation de la fourrure. « … aber der Pelz sollte sein » et « Bedeutung und Funktion von Rauchwaren in der Wahrnehmung von Frauen der Zwanziger Jahre ».

21 Sur l'histoire des modes de fourrures en Europe au XIXe siècle, voir Ewing, op. cit. (note.10), qui se concentre cependant essentiellement sur les conditions britanniques. Comme il n'existe pas d'étude équivalente sur l'Allemagne, je reprendrai certaines de ses démonstrations de manière générale. Sur l'utilisation symbolique de la fourrure dans le contexte de la technique, voir Gabriele Mentges: Cold, Cool, Coldness. Remarks on the Relationship of Dress, Body and Technology. 1 March. *Fashion Theory. The Journal of Dress, Body and Culture*. New York. Mars 2000, p. 26-47. Voir aussi plus généralement Anna Municchi: *Fur for Men*. Modène, 1997.

22 Westermann, *op. cit.*, p. 20-21, ainsi par exemple la plieuse.

23 Sur la thèse de la démocratisation, voir Ewing, *op. cit.*, (note. 10); Sur la thèse de la technologie, voir la communication de Lise Skov lors de la conférence : « Interdisciplinary Conference of Fashion and Dress Cultures ». Danmarks Design skole 26-28.10.2005.

24 Horn, *op. cit.*, p. 12 (traduction de l'auteur).

25 Aujourd'hui en Ouzbékistan. Études de terrain dans le cadre d'un projet de recherche, menées par l'auteur en 2012. Voir sur les agneaux de karakul, Dorothee Backhaus: Brevier der Pelze. Keysersche Vlg., Heidelberg et Munich 1958, p. 55-57. Dans les années 1880, d'autres lieux d'élevage se développent dans le sud-ouest africain (aujourd'hui l'Angola, la Zambie, la Namibie et le Zimbabwe), car les conditions climatiques y sont favorables. Cette région devient dans les années 1950, la plus grande fournisseuse du monde.

26 Horn, *op. cit.*, p.. 165. Cette frénésie et cette popularité des astrakans serait un sujet de recherche intéressant. Je pense pour ma part, que cela est probablement à mettre en rapport avec les nouvelles possibilités d'élevage développées en Afrique du sud-ouest, qui permettent, grâce aux vastes étendues dont disposent alors les fermes et aux quantités d'animaux élevés, d'offrir un prix plus bas qu'ailleurs.

27 Skov, *op. cit.*, p. 23.

28 Christian Franke et Johanna Kroll : Jury Fränkel's Rauchwaren-Handbuch. Rifra, Murrhardt 1988/89, p. 282; Horn, *op.cit.*, p. 101.

29 Cité d'après Horn, *ibidem*, p. 168.

30 Backhaus, *op. cit.*, p. 55, p. 51.

31 Horn, *op. cit.*, p. 92. Les fermes de fourrure appartiennent économiquement à l'agriculture avec les conditions correspondantes.

32 Backhaus, *op. cit.*, p. 166-167, Horn, *ibidem*.

33 Pour une histoire plus approfondie, voir Jutta Buchner : Kultur mit Tieren. Zur Formierung des bürgerlichen Tierverständnisses. Münster, New York 1996. Selon Buchner, les premières réflexions sur un traitement correct des animaux sont mêlées à des réflexions religieuses durant le siècle des lumières dans les courants piétistes, ceci afin de se distancer de la pensée mécaniste et rationnelle de Descartes. Voir également Paul Münch (éd.) : Tiere und Menschen. Geschichte und Aktualität eines prekären Verhältnisses. Paderborn et al., Schönigh, 2e éd. 1999.

34 Dont celle des organisations comme *Menschen für Tierrechte* en Allemagne ou au niveau international, l'organisation *PETA* et l'organisation anglaise Lynx, aujourd'hui disparue.

35 Julia V. Emberley : *Fur .The Cultural Politics of Fur*. Ithaka et Londres 1997, p. 21-42., Skov, *op.cit.*, (note. 12), p. 25.

36 http: www.peta.de(at/3_97d_fox.htm.

37 http://www.pelzititut.de/wofuer-wir-stehen/leitlinien/ accès octobre, 30 2017. Voir aussi brochure d'information « Deutsches Pelzinstitut : Pelz/wohlfühlen, Frankfurt/M. 1999, p. 4-5.

38 www.7-13-2015-Bundesrat will Pelztierhaltung verbieten.pdf. Accès 3 novembre 2017.

39 *Süddeutsche Zeitung*, *op. cit*. Note 1.

40 Il s'agit de *Saga Fur* et de *Kopenhagen Fur*, que j'ai pu moi-même visiter, avec un groupe d'étudiants. Le personnel a d'ailleurs accepté de répondre à presque toutes nos questions. Il y existe même un grand auditorium pour les visiteurs très nombreux. Je résumerai le Leitmotiv des deux entreprises ainsi :« Les industries des peaux et de la fourrure font parties de notre patrimoine culturel scandinave».

41 En Chine, aucune loi ne réglemente les conditions de détention des animaux, ni leur traitement industriel.

42 Voir l'article de Lise Skov, *op. cit.*, qui a montré, d'une perspective économique, comment la technologie, les marchés et le processus de globalisation avait amené la relance de des peaux et des fourrures..

43 *Süddeutsche Zeitung* (wie Anm. 1), *ibidem*. Voir aussi le *Hamburger Abendblatt*, 10.2. 2017 « Tierschützer kritisieren zunehmenden Trend zu Pelzmode »

44 *Osnabrücker Zeitung* . 08.12.2015, 10:43 Uhr Handel mit Pelzen boomt wieder – Trotz Tierleid

45 Dans Karl Lagerfeld : *Forêt magique* Fendi. 6. Juillet 2017 ; Haute Couture. Paris Juillet 2017. Site Vogue Allemagne. Themenwelt Haute Couture Paris Fahion Week. Accès 5.8.2017

46 Warum plötzlich Pelz? Pelz ist wieder in Mode und begeistert wieder eine neue Generation von Frauen

5 Mode. Sabine Spieler sur le phénomène Fourrure. *Das Jahr Perspektiven* 2010/2011. *Textilwirtschaft*, p. 96

47 Skov, *op. cit.*, p. 13. Lors de ma visite du centre en 2012, l'administration de l'entreprise souligna expressément le fait que l'artisanat traditionnel des fourreurs avait considérablement changé, et insista sur le fait que l'Allemagne avait eu ici un rôle précurseur.

48 *Figaro Madame* La fourrure prend un coup de jeune. 20. 12. 2007, Site, accès 20.10.2017

49 « http://www.azubister.net/ausbildung/pelzveredler, accés 20.12.2007. Voir aussi *Le Monde* : « Le marché de la fourrure a la peau dure ». 2.6.2015. http://www.lemonde.fr/m-mode-business-of-fashion/article/2015/06/12/la-fourrure-un-secteur-en-pleine-croissance_4652998_4497393.html. Accès 9.11.2017.

50 Osnabrücker Zeitung. 08.12.2015. Handel mit Pelzen boomt wieder – trotz Tierleid. https://www.noz.de/deutschland-welt/gut-zu-wissen/artikel/646329/handel-mit-pelzen-boomt-wieder-trotz-tierleid#gallery&0&0&646329. Accès 14.11.2917.

51 Voir la recherche menée par Meike E. Müller sur les marchés aux puces et dans les boutiques Second Hand de Cologne, Septembre 2017.

52 Le terme astrakan pour la fourrure, également nommé karakoul, persianer ou Persian, désigne les fourrures provenant des agneaux Karakul à poils long. Ceux-ci sont originaires de la région de Karakul (Qarako'l) au nord de Boukhara en Ouzbékistan (à ne pas confondre avec la ville Kirghize portant presque le même nom) et que l'explorateur anglais Alexander Burnes évoque pour la première fois en relation avec les fourrures en 1835 dans un récit de voyage. En fait il faut ici différencier ce terme général d'astrakan ou persianer (également persianar) avec celui de breitschwanz (souvent appelé en français caracul), le fin duvet au bouclage caractéristique, très onéreux, des jeunes agneaux, abattus en général dès les premiers jours, parfois les premières heures, des animaux nés trop tôt (la fourrure est alors appelé Galjak), voire même des agneaux mort-nés et des fœtus. Le terme français (et d'autres langues latines) astrakan vient, lui, de la ville russe d'Astrakhan (avec un « h ») sur les bords de la Volga, qui était une plaque tournante pour le négoce de ces fourrures. L'empire russe a au XIXe siècle en effet considérablement soutenu cet élevage en Asie centrale (Turkestan) d'abord, puis en Ukraine et en Moldavie. Voir à ce sujet Christian Franke et Johanna Kroll: Jury Fränkel's Rauchwaren-Handbuch. Tier- und Fellkunde. Murrhardt 1988/89, p. 267-268; R. M. Franke: Zur Geschichte des Karakulschafes. In: H. E. Matter/ P. Schöps/ R. M. Franke (dir.): Breitschwanz-Karakul. Legende und Wirklichkeit. Heilbronn 1973, S. 9–13.

53 Voir l'enquête menée par Meike Elise Müller sur les marchés aux puces de Cologne, sep. 1917, *op. cit*.

54 Voir Skov *op. cit*. (note. 13), ici p. 23. Rien que pendant l'année 1964, 4,5 millions de fourrures furent exportées d'Afrique du Sud, la nouvelle contrée d'élevage extensif des agneaux karakols, vers l'Europe.

55 http://www.kreiten.com/media/download/presse/20150508_16-seiter_21x21_kreiten_web.pdf Zugriff 20.10.17. Sur la transformation et le réagencement des vieilles fourrures par l'entreprise Kreiten à Viersen.

56 Warum finden junge Menschen Pelz gut? Veröffentlicht: 26/02/2014 08:11 CET Aktualisiert: 28/04/2014 11:12. Accès 30.9. 2017.

57 *Osnabrücker Zeitung* 18.12. 2015. Campagne « Pelz ist peinlich »

58 Bolton, *op. cit.*, p. 11. La popularité de la fourrure pendant la seconde guerre mondiale s'explique par exemple par le fait que c'était un des rares matériaux « textiles » qui n'était pas rationné et même promu par le bureau attaché à sa vente; Ewing, *op. cit*. (note 11), p. 126.

59 Voir les magazines *Elle* (Allemagne), nov. 2002 ; *Vogue* 8/2007; *Vogue* 9/2008, etc. Si le *Vogue* américain publie des photos de fourrures (Anna Wintour a prie ici une position claire à ce sujet en apparaissant vêtue d'une fourrure lors de défilés de mode), le *Vogue* allemand et le *Vogue* anglais s'y refusent.

60 Elizabeth Wilson : Fashion and the Postmodern Body. In: Juliet Ash / Elisabeth Wilson (dir.): Chic Thrills. Berkeley/Los Angeles 1993, p. 3-17.

61 Voir Current shifts in Fur Experience. May, 26th, 2004. Female value for the Future. Archives de l'Institut de la Fourrure de Francfort/Rhein.

62 Textilwirtschaft. 12/8/2011, vol. 49, p.41-1; NULL. 1p. « Pelz: Eine haarige Sache.

Nouvelle étude sur l'utilisation de produits chimiques toxiques ou empoisonnés effectuée par l'organisation *Vier Pfoten*: « Ces polluants provenaient des opérations de traitement des peaux et des fourrures – produits chimiques usuels utilisés pour les opérations de tannage, de conservation, de nettoyage et de coloration. »

63 *Le Fourreurclub*. Tout savoir sur la fourrure. http://www.fourrureclub.com/blog/tout-savoir-sur-la-fourrure/ 4. 11.2017. Accès 15.11.2017. Même argumentation dans le site de la Fourrure Française: « La fourrure est une matière naturelle, écologique, renouvelable. La fourrure est une matière éthique ».

64 www.textilwirtschaft.de vom 13.01.2015. « Selon l'Institut Allemand de la Fourrure, 47% des pièces retravaillées proviennent d'élevages spécialisés, 37% proviennent d'élevages en étable et en paturages et 16% de la chasse et des campagne de luttes contre les déprédateurs ».*Süddeutsche Zeitung* . Magazine 15.5.2017. « Warum so erbittert über Pelz gestritten wird. Eine Spurensuche von Lena Jakat ».

65 *Süddeutsche Zeitung*, *op. cit.*, 26.1.2009, p. 9.

66 Voir Pelzinstitut, *op.cit*.

67 Gabriele Mentges et Lola Shamukhhitdinova (dir.) : Textiles as National Heritage. Identitites, Politics ans Material Culture. Münster et New York 2017, p. 9-28. Informations recueillies dans le cadre d'un projet de recherche en Asie centrale sur les mondes vestimentaires, entre 2009 et 2014.

68 www.textilwirtschaft.de vom 22.12.2015 BTE: Mode mit Pelzbesatz oft falsch ausgezeichnet

69 Textilwirtschaft. 26.9.2013, Issue 39, p0073-0073. 1p. Auteur: Bea Gottschlich.

70 www.textilwirtschaft. 28.1. 2016. Voir pour les fausses fourrures. Textilwirtschaft. 26.9.2013, vol. 39, p0073-0073. 1p.

71 Une étude empirique (interviews avec des consommateurs et avec des vendeurs des fourrures à Düsseldorf, Krefeld et dans la région de la Ruhr) effectuée dans le cadre d'un séminaire intitulé « Pelze. Zur Geschichte einer kulturellen Beziehung zwischen Mensch und Tier. (Les fourrures. Histoire d'une relation culturelle entre hommes et animaux) pendant le semestre d'été 2001 à l'Université technique de Dortmund a laissé apparaître une nette contradiction chez les consommateurs et consommatrices entre apparence et réalité qu'on pourrait résumer ainsi : Il se révéla qu'un certain nombre de femmes interrogées possédaient bien une fourrure, mais elles prétendirent cependant revendiquer les réflexions des défenseurs des animaux.

72 United Creatures. Il s'agit là d'initiatives provenant d'une association de lutte « contre les fabriques de produits animaliers ». www.united-creatures.com, www.vgt.at », accès juillet 30 2017.

73 Löfgren, Orvar: Natur, Tiere und Moral. Zur Entwicklung der bürgerlichen Naturauffassung. In: Martin Scharfe/Bernd Jürgen Warneken (dir.) Volkskultur in der Moderne. Probleme und Perspektiven empirischer Kulturforschung. Reinbek par Hambourg 1986, p. 122-144. Même si Löfgren se réfère à la société bourgeoise suèdoise du XIXe au XXe siècle, ses observations semblent également transférables pour toutes les sociétés industrielles/post-industrielles en l'Europe de l'Quest.

74 Bolton, *op. cit.*, p.. 11.

75 Bolton, *ibidem* (note 15), p. 15- 17.

76 Que la traduction française « s'en aller » ne rend que maladroitement. Spickernagel, Ellen : *Der Fortgang der Tiere. Darstellungen der Menagerien und in der Kunst des 17.-19. Jahrhunderts*. Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2010, p. 9

Bibliographie

■ Backhaus, Dorothee : Brevier der Pelze. Heidelberg/Munich, Keysersche Verlagsbuchhandlung 1958.

■ Bashkirov, Mikhael : Colonisation, acculturation, métissage. Les Russes en Sibérie orientale (iakoutie) du XVIIe au XIXe siècle. *Anthropologie et Sociétés* (Université Laval, Québec), vol. 38, n° 2, 2014, p. 193-209.

■ Blanc, Odile : Historiographie du vêtement : un bilan. In : *Le vêtement. Histoire, archéologie et symbolique vestimentaires au Moyen Âge*. Paris, Cahiers du Léopard d'Or 1989.

■ Bolton, Andrew : *Fashion Untamed*. Catalogue de l'exposition, Metropolitan Museum of Art. New York. 2004.

■ Bumke, Joachim : Höfische Kultur. Literatur und Gesellschaft im hohen Mittelalter. DTV, Munich 1986, p. 172-210.

■ Canstatt, Oscar : Die Sibirischen Forschungsreisen des Grafen Karl Waldburg-Zeil. Stuttgart et Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt 1912..

■ Delort, Robert : *Le Commerce des Fourrures en Occident à la Fin du Moyen Âge*. Vol. I. et II., Paris 1978.

■ Der Kürschner : Ein Fach- und Lehrbuch für das Kürschhnerhandwerk. Edité par le Berufsausbildungsausschuss des Zentralverbandes des Kürschnerhandwerks. Cologne, J.P. bachem 1953.

■ Finsch, Dr. O. : Reise nach West-Siberien im Jahre 1876. Berlin 1879.

■ Franke, Christian et Johanna Kroll : Jury Fränkel's Rauchwaren-Handbuch. Rifra, Murrhardt 1988/89

■ Löfgren, Orvar : Natur, Tiere und Moral. Zur Entwicklung der bürgerlichen Naturauffassung. In : Martin Scharfe/Bernd Jürgen Warneken (dir.) *Volkskultur in der Moderne. Probleme und Perspektiven empirischer Kulturforschung*. Reinbek par Hambourg 1986, p. 122-144.

■ Current Shift in Fur Experience. 26.5.2004. Female value for the Future. Archives de l'Institut de la Fourrure de Francfort/M.

Emberley, Julia V.: Fur .The Cultural Politics of Fur. Ithaca/Londres 1997.

■ Ewing, Elizabeth : *Fur in Dress*. Londres 1981.

■ Haudeg, Heinz Werner / Erna Viti : Textile Fasern und Flächen. Textilmaterialkunde, Bd. 2, S. 159-161, Vienne/Autriche (vers 1981).

■ Horn, Effi : *Pelze*. Munich 1968.

■ Lang, Helmut : Pelz. Vom schlichten Fell zum hochwertigen Bekleidungsstück. Deutscher Fachverlag 1989.

■ Löfgren, Orvar : Natur, Tiere und Moral. Zur Entwicklung der bürgerlichen Naturauffassung. In : Martin Scharfe/Bernd Jürgen Warneken (dir.) *Volkskultur in der Moderne. Probleme und Perspektiven empirischer Kulturforschung*. Reinbek par Hambourg 1986, p. 122-144.

■ Mentges, Gabriele et Lola Shamukhhitdinova (dir.) : *Textiles as National Heritage. Identitites, Politics and Material Culture*. Münster et New York, Waxmann 2017

■ Mentges, Gabriele : Cold, Cool, Coldness. Remarks on the Relationship of Dress, Body and Technology. 1 March, In: *Fashion Theory. The Journal of Dress, Body and Culture*. New York. Mars 2000, p. 26-47.

■ Mentges, Gabriele : Modemenagerie. Zur Rückkehr der Tiere in der Mode. In : Hartmann, Andreas e.a. (dir): *Die Macht der Dinge. Symbolische Kommunikation und kulturelles Handeln*. Publication en l'honneur de Ruth-E. Mahrmann. Münster et New York, Waxmann 2011, p. 161-270.

Municchi, Anna: Men in Fur. Modène 1997.

■ Nadeau, Chantal : *Fur Nation. From the Beaver to Brigitte Bardot*. Londres/New York 2001

■ Podruchny, Carolyn : *Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du nord*. PUL, Laval 2009.

■ Skov, Lise : The Return of the Fur Coat. In : *Current Sociology.* Londres 2005, 53, 1, p. 9-32.

■ Trigger, Bruce G. : *Les indiens, la fourrure et les blancs*. Borréal, Montréal 1995.

■ Westermann, Claudia : Pelz als Phänomen der 1920er Jahre. Demokratisierung eines Luxusgutes?. Schriftliche Hausarbeit 2003, TU Dortmund 2003.

■ Westermann, Claudia : « ... aber der Pelz sollte sein ». Bedeutung und Funktion von Rauchwaren in der Wahrnehmung von Frauen der Zwanziger Jahre. Maîtrise, TU Dortmund 2005.

■ Wilson, Elizabeth : Fashion and the Postmodern Body. In : Juliet Ash / Elizabeth Wilson (dir.): *Chic Thrills*. Berkeley/Los Angeles 1993, p. 3-17.